

LUCIEN MICHON

LA SECONDE
SAISON DES
CŒURS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir le
jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528195

Dépôt légal : avril 2026

*À l'Hérault, dont chaque lumière, chaque route et chaque souffle de
vent ont guidé mes mots.*

*À Béziers, dont les allées, les terrasses et les vents tièdes ont vu naître
tant de regards et de confidences.*

*À ceux qui, même passé soixante-dix ans, savent que les cœurs n'ont
pas d'âge et que l'amour peut encore surprendre.*

*À ma compagne, qui n'est en rien Sophie, mais dont la présence discrète
et bienveillante rend possible chaque voyage, chaque image et chaque
récit.*

*Aux chiens, compagnons silencieux de nos vérités, particulièrement à
Tania, muse à quatre pattes de ces pages.*

*À Joe Dassin, dont la voix continue d'accompagner les saisons de ma
vie.*

*Et, enfin, à Luc et Joceline, personnages fictifs, miroirs fragiles et
lumineux de cette seconde saison des cœurs.*

Autobiographie de l'auteur et du roman

Je suis un auteur de soixante-treize ans, issu du monde de l'image, un métier qui m'a appris à regarder attentivement les êtres, les gestes, les ombres et les lumières. Cette sensibilité visuelle a façonné ma manière d'écrire : mes récits s'attachent aux détails qui révèlent les émotions, aux nuances imperceptibles où naissent les histoires.

Depuis de nombreuses années, je vis dans l'Hérault, un département que je connais intimement et que j'aime pour sa diversité, sa mer, ses villages, ses parfums mêlés d'été et de vents. C'est dans cette terre familière que j'ai choisi d'ancrer *La Seconde Saison des Cœurs*, car elle correspond exactement à ce que je cherche en littérature : un décor vibrant, vivant, où les personnages peuvent respirer et s'inventer.

Mon personnage principal, Luc, porte sans doute quelque chose de moi : son âge, son élégance discrète, son regard un peu désabusé, mais curieux, sa façon de traverser la vie en observateur attentif. Comme lui, je voyage beaucoup ; j'aime sentir la route défilier, découvrir d'autres villes, d'autres horizons, d'autres manières d'aimer ou de se souvenir. Ces déplacements traversent d'ailleurs le roman, avec notamment l'Espagne qui y apparaît comme un lieu de respiration et de liberté.

J'ai toujours éprouvé une affection profonde pour les animaux, plus encore pour les chiens, les caniches particulièrement. C'est pour cette raison que Tania, la petite complice du récit, s'est imposée naturellement dans l'histoire. J'aime croire que les animaux portent, à leur manière, la vérité émotionnelle que les humains taisent parfois.

Quant au personnage de Sophie, la femme de Luc, elle ne ressemble en rien à mon épouse. Il m'a fallu la noircir, l'éloigner, lui prêter une froideur qui n'est pas la sienne. La fiction a ses exigences : créer un espace où une liaison puisse devenir possible, vraisemblable, romanesque.

Mon imaginaire, lui, s'est nourri d'influences profondes. Je suis passionné de cinéma depuis toujours, l'univers de Claude Sautet m'accompagne comme une respiration familière. Ses personnages

fragiles, ses dialogues feutrés, ses hésitations sensibles... tout cela résonne dans ma manière d'écrire. La musique également a façonné ma sensibilité, en particulier les chanteurs de ma jeunesse, dont Joe Dassin reste l'un des compagnons les plus fidèles, peut-être parce que ses chansons savent parler du temps, du manque, de la douceur des instants suspendus.

La Seconde Saison des Cœurs est née d'un moment vécu, presque identique à celui du roman : une rencontre, un frémissement, une intuition. Puis une phrase, qui m'habite encore :

«Pour qu'une histoire ne se termine jamais, il ne faut pas qu'elle commence.»

C'est autour de cette réflexion que j'ai construit une intrigue faite de pudeur, d'élan, de clandestinité et de lumière. J'ai choisi de laisser au lecteur plusieurs chemins possibles à la fin du récit. La vie, souvent, n'offre pas de conclusion nette; elle ouvre des portes que l'on croit refermées, elle invente des issues imprévues. Cette fin ouverte permet aussi, peut-être, d'imaginer une suite.

Aujourd'hui, je sou mets ce manuscrit avec la sincérité d'un homme qui, toute sa vie, a observé les émotions humaines et accompagné silencieusement leurs méandres. J'espère qu'un éditeur saura lire dans ces pages à la fois la vérité d'un parcours, la sensibilité d'un regard et la bienveillance d'une histoire écrite avec le cœur.

Chapitre 1 : Sous le soleil des allées Paul Riquet

Ce matin-là, les allées Paul Riquet s'étaient parées d'un éclat tout particulier. La fin du printemps inondait Béziers d'une lumière dorée, douce et franche à la fois, comme une promesse d'été. Un léger vent tiède faisait bruisser les platanes, soulevant par moments les coins des nappes des brocanteurs venus exposer leur trésor du mardi.

Les étals regorgeaient de vaisselle ancienne, de cadres piqués, d'or terni, de bibelots à peine poussiéreux, de dentelles jaunies et de livres oubliés aux pages gondolées. Les passants flânaient, s'attachaient, marchandaient. Les brocanteurs, eux, parlaient haut et fort, vantant la rareté d'un objet ou l'histoire supposée d'une cuillère en argent.

Luc avançait d'un pas mesuré. À soixante-douze ans, il avait conservé une allure impeccable. Élégant, vêtu d'une veste de lin écru, légère, d'une chemise blanche aux motifs provençaux fins, d'un pantalon de toile bleu ciel et de mocassins en cuir clair. Il portait une montre de joaillerie dont le cadran et le bracelet en or jaune apparaissaient discrètement sous le poignet déboutonné de sa chemise. Ses fines lunettes de soleil dorées, surmontées d'un pont en écaille marron foncé lui conféraient une élégance naturelle. Il donnait à sa coiffure une importance capitale malgré le peu de cheveux d'un blanc immaculé dont il disposait encore. Bien qu'en volume sur les côtés, il était peu garni sur le dessus de la tête. Derrière son regard vif et son port altier se dissimulait une lassitude ancienne. Il traînait dans les rues, comme il traînait dans sa vie. Cultivé, mais aigri, frustré d'amour depuis quinze longues années, il ne trouvait de réelle tendresse que dans les facéties de sa chienne Tania, son petit caniche Toy fauve, qui trottinait avec vivacité, la truffe en l'air, prête à aboyer à la moindre trottinette, valise ou vélo qui passait.

— Tania! Doucement, voyons... Ce n'est qu'un skateboard, murmura Luc avec douceur, mais fermé.

La chienne, espiègle, ignore l'injonction et poussa un aboiement aigu qui fit rire une vieille dame assise sur un banc.

— Elle a du caractère, votre petite, lança une voix féminine à la fois vive et douce.

Luc se retourna. Elle se tenait là, légèrement en retrait d'un stand de vaisselle ancienne, comme surgie d'un songe. Une femme de soixante-dix-sept ans au port noble, dont les cheveux mi-longs, d'un blond éclatant, caressaient la lumière et encadraient un visage où riaient des yeux bleus pétillants, derrière des lunettes d'écaille. Ses lèvres, ourlées d'un sourire espiègle, s'ouvraient sur une voix claire, joueuse, et son rire avait la pureté d'une eau vive. Elle semblait défier l'ombre du temps par cette vivacité malicieuse, cette façon de plaisanter avec naturel, comme si chaque mot était une caresse pour chasser la grisaille des jours.

Un pantalon blanc immaculé soulignait sa silhouette, tandis qu'une blouse légère à motifs marins flottait au gré du vent. Un sac en bandoulière frôlait sa hanche. Mais plus que ses vêtements, c'était la lueur dans son regard qui troubla Luc : une flamme qu'il croyait à jamais éteinte. Son cœur chavira, envahi d'une sensation oubliée, douce et vertigineuse.

— Elle n'aime pas les roues, répondit-il en désignant Tania, le sourire au coin des lèvres. Tout ce qui roule est son ennemi juré.

— Comme certaines maîtresses d'école, lança-t-elle avec un clin d'œil malicieux.

— J'ai été institutrice, dit-elle en riant doucement, à l'école des filles, du temps où on les séparait encore des garçons. Nous avions nos Tania aussi : vives, indisciplinées, mais tellement attachantes.

Luc éclata d'un rire franc. Il ne se souvenait plus d'avoir ri ainsi depuis des années, et ce rire-là naissait d'elle.

— Pardonnez son exubérance, elle croit que tout ce qui bouge est à prendre.

— Comme nous tous, souffla-t-elle d'une voix basse. Elle fit une pause, le fixa intensément.

— C'est drôle, je réalise que nous ne nous sommes même pas présentés. Moi, c'est Joceline.

— Et moi, Luc répondit-il en s'inclinant légèrement. J'étais directeur de la photographie, maintenant retraité. Enchanté... vraiment enchanté, Joceline.

Ils échangèrent un regard long, comme si leurs prénoms étaient une clef venant d'ouvrir une chambre secrète.

— Vous êtes du coin? demanda-t-elle avec curiosité.

— Pas de Béziers même, mais pas très loin. Un petit village tranquille près de Pézenas, depuis dix-huit ans. Avant, nous étions Agathois. Et vous?

— J'habite ici depuis plus de trente ans, avenue Alphonse Mas. Un appartement au second étage... mais parfois, j'ai l'impression de n'y exister que pour arroser les géraniums et rappeler à mon mari qu'il faut éteindre la télé.

Luc sourit, ému par cette confidence offerte avec une légèreté qui la rendait encore plus poignante.

— Vous venez souvent à la brocante? demanda-t-il.

— Le mardi, oui. J'aime ce mélange de nostalgie et de promesse. Et puis je bavarde, je chine, je me raconte des histoires.

— Comme dans une salle de classe?

— Exactement. Sauf qu'ici, personne ne me demande de faire la discipline.

Ils rirent ensemble, complices, comme deux adolescents surpris de s'être trouvés. Il y avait dans cet échange une évidence troublante. Luc sentait son cœur battre avec une ardeur oubliée : ce n'était pas seulement la joie d'une conversation agréable. C'était un appel. Une rencontre. Un coup de foudre.

— Et vous? demanda Joceline avec douceur.

— Moi... je suis là pour accompagner Sophie, ma femme. Elle cherche des verres à eau comme ceux que sa tante lui avait offerts. C'est important pour elle, les objets. Moi, je regarde passer le temps.

— Vous le faites avec élégance.

— C'est vous qui me donnez cette impression.

Un silence se fit, suspendu, habité de leur seul regard. Tout autour, les rires des enfants, le cri des martinets, le cliquetis des verres semblaient composer une mélodie discrète qui les enveloppait dans une bulle hors du monde.

Joceline, après une hésitation, plongea la main dans son sac et en sortit une carte postale ancienne. Béziers, mille neuf cent vingt-sept.

— Celle-ci n'était pas à vendre, dit-elle doucement. Je l'ai gardée pour quelqu'un de spécial. Je ne savais pas encore qui...

Luc prit la carte. Leurs doigts se frôlèrent, effleurant une promesse. Il leva les yeux vers elle, bouleversé, incapable de trouver les mots.

Alors, dans un geste à la fois tendre et audacieux, Joceline lui tendit la main. Luc la serra, puis, mû par un élan d'une galanterie ancienne, y déposa un baiser délicat. Une fragrance de lavande s'échappa aussitôt de sa peau, enivrante et subtile, comme le souvenir d'un été dans un jardin d'enfance. Ce parfum semblait mêlé à sa chaleur même, éveillant en lui un trouble, une ivresse tendre et sensuelle. Au loin, la voix de Sophie le rappela à son rôle d'époux :

— Tu peux venir voir s'il te plaît ?

Joceline s'écarta, d'un pas léger, et lui fit un signe discret de la main, qu'elle accompagna d'un souffle, comme un baiser invisible envoyé vers lui. Luc fit un pas en avant, retenu entre l'élan et la raison, puis se retourna une dernière fois.

— J'espère que ce n'est pas la dernière fois.

— Les mardis sont fidèles, murmura-t-elle.

Luc la regarda s'éloigner. Dans sa main, la carte vibrerait comme un talisman. Il comprit qu'il n'avait pas seulement croisé un sourire ou une silhouette : il venait d'ouvrir une porte. Celle d'un désir, mais surtout celle d'un renouveau. Avec la certitude tendre et brûlante de celui qui renaît, il sut qu'il venait de rencontrer un regard capable d'illuminer à nouveau sa vie.

Un peu plus loin, Sophie, dans son jean bleu cintré, cherchait des verres à eau en cristal au design particulier, tellement particulier qu'ils étaient, malgré de veines années de recherches infructueuses, restés introuvables. Un cadeau de mariage cinquante-deux ans plus tôt disait-elle à chaque fois, offert par une tante bien aimée aujourd'hui défunte.

Autrefois photographe de plateau, elle avait gardé un sens du détail presque obsessionnel. Elle ne paraissait pas ces soixante-treize ans et pourtant, le temps était passé transformant la jeune fille douce et riieuse en une femme autoritaire et dure qui avait perdu le sens de l'humour et de l'amour. Elle portait un pull moulant bleu, rehaussant son teint clair piqué de points roux ainsi que ses cheveux auburn savamment attachés. Juchée sur ses escarpins de cuir assortis à son ensemble, elle marchait avec raideur et une certaine fierté, du

haut de ses un mètre soixante-quinze, mettant en valeur sa longue silhouette filiforme.

Luc, lui, avait été directeur de la photographie. C'est sur un plateau, aux studios de Billancourt, qu'il avait rencontré Sophie. Il l'avait trouvée belle, farouche, douée. Elle, l'avait trouvé charismatique, mystérieux. Ils s'étaient plu dans les ombres et les lumières d'un décor de cinéma. Mais le temps avait fané leur connivence. Leur complicité s'était fondue dans la routine, les silences, l'éloignement. Ce mardi, entre deux étals, Joceline était apparue. Tout venait de commencer et allait bouleverser la vie de ces quatre septuagénaires.

Il était déjà l'heure de rentrer. Sophie, comme à son habitude, marcha droit jusqu'à l'avenue Foch où ils garaient toujours leur véhicule, sans ralentir, sans mot de trop. Le claquement régulier de ses talons sur les pavés accompagnait le battement sourd dans la poitrine de Luc. Il n'avait rien dit. Il n'avait pas osé. Ou pas pensé. Ou peut-être avait-il pensé à trop de choses à la fois. Le sourire de Joceline, la lumière dans ses yeux, la chaleur inattendue dans sa voix et son parfum, cette senteur de lavande qui le hantait, l'enivrait, senteur de l'amour et du bonheur oublié.

Il ouvrit la portière côté passager pour Sophie, qui s'y glissa sans un mot, comme toujours, puis prit place au volant. Le contact fit vibrer le vieux moteur, et leur petit village se dessina lentement comme une destination sans relief.